

De *Zigomar* à *Fantômas*, ou le passage du côté obscur de la Force.

Jacques Migozzi

Université de Limoges /EA 1087 EHIC

Qui se souvient aujourd'hui de *Zigomar* ? Qui serait capable de répondre à la question par laquelle *Le Matin* harponnait ses lecteurs dans son encart publicitaire du 27 novembre 1909, battant la grosse caisse pour le roman-feuilleton de Léon Sazie à venir *Zigomar* (à compter du 7 décembre avec la publication de la première partie « Le Maître invisible ») : « Quel est cet homme, vêtu de la cagoule écarlate, que le sang des victimes ne saurait éclabousser ? » ? A vrai dire bien peu de monde, à part quelques amateurs de romans populaires et quelques universitaires frayant avec les mauvais genres d'une Belle Époque de plus en plus lointaine dans la mémoire collective. Or, dans le même temps, s'il ne captive plus les foules à l'écrit comme à l'écran comme au temps de sa splendeur multimédiatique de 1911 à 1914, *Fantômas* résiste mieux à l'oubli que son probable modèle inspireur, cloné par Souvestre et Allain dès février 1911, dans le premier des 32 volumes de leur saga publiée à jets continus dans la mythique collection du Livre populaire d'Arthème Fayard. Le Maître de l'Effroi a en effet d'une part continué à tracer sa voie dans la mémoire rétinienne du grand public, au prix de quelques métamorphoses parfois surprenantes, entre grandguignol cinématographique via les adaptations à l'écran par André Hunebelle, *fumetti* flirtant avec l'underground ou romans-photos canaille (voir exposition « *Fantômas* et l'Européenne du crime ») ; il a d'autre part toujours fait l'objet de dévotions persistantes au sein d'un cercle d'artistes et d'intellectuels, cette cultualité aux accents désormais postmodernes trouvant même une nouvelle vigueur à l'occasion des centaines de la saga imprimée puis de son adaptation inspirée par Louis Feuillade. L'analyse quantitative des métadonnées moisonnées dans les catalogues en ligne des bibliothèques nationales européennes, doublée de la consultation d'IMDB, confirme de manière éclatante cette disparité entre *Zigomar* et *Fantômas* : là où *Fantômas* étend rapidement son ombre au plan international par de multiples traductions, la créature de Sazie reste confinée aux seules éditions françaises et ne bénéficie d'aucune réédition depuis les années 1920.

C'est précisément cette inégalité de traitement vis à vis de deux figures fort parentes de Génies du Crime que je me propose ici de questionner. Une première saisie, par un crible thématique grossier, ne permet en effet guère d'expliquer le fléchissement de *Zigomar* dès l'Entre deux Guerres et son évanescence après la Seconde guerre mondiale. Ces deux génies du crime, qui émargent tous deux à la phalange des « voleurs de visages » (Didier Blonde) plébiscités par la Belle Époque, ont bénéficié tous deux d'une immense popularité avant 1914, et également été rapidement icônisés par l'illustration comme par le cinéma : *Fantômas* a été popularisé par les couvertures de Gino Starace pour la série chez Fayard de 1911 à 1913, tandis que Georges Vallée pour les 28 fascicules de 128 pages publiés hebdomadairement en 1909-1910 chez Ferenczi, comme Starace (pour les deux éditions en volume chez Ferenczi en 1916) puis Henri Armendol (pour les éditions en volumes chez Ferenczi en 1922-1923) ont su avec efficacité doter *Zigomar* d'atours fascinants ; quasi simultanément, *Zigomar* et *Fantômas* bondissaient sur les écrans grâce respectivement à Victorin Jasset et ses trois films *Zigomar, roi des voleurs* (1911), *Zigomar contre Nick Carter* (1912) et *Zigomar, peau d'anguille* (1913), ce dernier en trois époques, et Louis Feuillade et ses 5 films à épisodes en 1913 et 1914, *Fantômas 1. A l'ombre de la guillotine*, *Fantômas 2. Juve contre Fantômas*, *Fantômas 3. Le*

Mort qui tue, Fantômas 4. Fantômas contre Fantômas, Fantômas 5. Le Faux Magistrat. Dans la caisse de résonance de la culture médiatique alors en pleine expansion (voir ouvrages Mollier/ Sirinelli et EPOP), ces récits diégétiquement et thématiquement cousins d'aventures criminelles tablaient de plus apparemment sur les mêmes ressorts dramatiques, puisque dans les deux cas le Méchant patenté affronte des adversaires d'exception, le duo Juve/Fandor dans un cas, Paulin Broquet de l'autre, flanqué de Nick Carter dans les versions cinématographiques. Perspicaces, courageux, ces opposants au Génie du crime rivalisent de plus avec lui dans l'art du déguisement et ne cessent de le traquer... en vain, puisque l'enquête là encore dans les deux cas n'est que prétexte à duels renouvelés et à course-poursuite perpétuelle. Car pour ces deux récits, l'un comme l'autre « écrits n'importe comment » pour reprendre la fameuse formule d'Appolinaire, il ne saurait y avoir de clôture à l'infini rallye du crime, ce qu'emblématisent les deux « fins » des deux séries initiales : Fantômas, après avoir sombré au fond de l'Atlantique au 32^{ème} tome, pourra ainsi ressurgir sous la plume du seul Marcel Allain, et Zigomar a beau être mort à la fin de *Zigomar peau d'anguille* son cadavre a disparu et le récit nous intrigue par un énigmatique « A suivre... »

Bref, les homologues entre nos deux gaillards criminels et nos deux récits passionnants – que prête au terme Raphaël Baroni – n'aident guère à comprendre pourquoi la signature sanglante de Zigomar s'est effacée de nos mémoires/ de notre mémoire à l'inverse de l'effigie Fantômas qui a même eu droit en 1996 à son timbre-poste. Je vais donc souligner que c'est probablement dans les différences entre les deux figures criminelles originelles et les textes qui les déploient qu'il convient de rechercher quelques clefs d'explication. Si Fantômas continue à nous parler, même faiblement, en ce début de XXI^e siècle, là où Zigomar dans son signifiant même a coulé dans l'oubli sinon dans le comique, c'est que le potentiel de la série de Souvestre et Allain, en termes de stratégies éditoriales et textuelles de captation, et de la figure de leur héros, sur le plan anthropologique, était supérieur à celui de la formule narrative adoptée par Sazie et de son héros éponyme. Pour le dire brutalement, si le grand public comme certaines élites se sont enthousiasmés de manière durable pour Fantômas, c'est que le Maître de l'effroi le méritait davantage que Zigomar, en offrant des perspectives plus riches et plus novatrices au sensationnalisme inhérent à la culture médiatique et à la pulsion scopique que cette dernière a stimulée chez les lecteurs-spectateurs-consommateurs.

Première clef d'explication : l'œuvre fleuve de Souvestre et Allain, pour héritière qu'elle soit de l'écriture feuilletonesque du roman populaire du XIX^e siècle, s'ajuste davantage, dans son mode de publication et dans sa poétique narrative, aux exigences de la sérialité qui s'affirme concomitamment, au début du XX^e siècle, comme le format standard visé par les industries culturelles et le mode de consommation privilégié dans leurs usages par les lecteurs-spectateurs. Comme le souligne Dominique Kalifa dans son article « « Zigomar », grand roman sériel (1909-1913) », « tout se passe comme si la publication en fascicules avait imposé [pour *Zigomar*] la sérialisation, élément indispensable à toute production policière, à un texte davantage conçu sur le mode traditionnel du feuilleton », ce qui débouche pour les 28 « petits livres (12 X 16 cm) de 128 pages publiés par Ferenczy sur « une sérialité artificielle, dans la mesure où aucun volume ne formait vraiment un récit complet ». A vrai dire l'œuvre de Sazie n'a pas été seulement affaiblie dans sa gestion du suspense par le tronçonnage mécanique pratiqué par l'éditeur sur le texte de départ du roman-feuilleton. Dès la publication dans *Le Matin*, le récit de Sazie peine souvent à ajuster son architecture aux contraintes matérielles du

format périodique pour sécréter de la tension narrative en jouant sur l'effet de la coupure quotidienne. Souvestre et Allain bénéficient a contrario des avantages procurés par la formule et le format éditoriaux imposés par Fayard dès la commande, à savoir une publication en volumes complets de gros gabarit selon un rythme mensuel. La série feuilletonnante inédite des *Fantômas* va donc pouvoir satisfaire la soif d'immersion fictionnelle des lecteurs habitués aux énormes machines romanesques écrites « à la vapeur » popularisées par le roman-feuilleton du XIXe, mais jouer aussi sur les ressorts de séduction sur lesquels les dime novels ont assis leur succès de masse paneuropéen depuis quelques années : héros sériel, unicité thématique et narrative de l'épisode, promesse de nouvelles aventures homologues. Le paratexte éditorial ne manquera pas d'insister sur cet aspect décisif en alliant l'annonce du prochain tome à paraître avec la mention rassurante « Chaque volume peut se lire séparément ». Disposant d'environ 400 pages pour déployer leur intrigue fondée sur la course-poursuite de solistes marginaux), Souvestre et Allain peuvent qui plus est se permettre dans chaque volume de l'architecturer par des arcs narratifs de grande ampleur, là où Sazie, pour composer probablement avec l'étirement du tempo de lecture liée à la formule du feuilleton, recourt à des arcs narratifs plus courts dans sa trame policière pour scander la succession des combats – pour ne pas dire des matchs – entre l'équipe des Broquet (le roman les désigne souvent ainsi par antonomase) et le gang des Zigomar. La compacité thématique favorisée par la publication en volume semble par ailleurs tirer la saga des *Fantômas* vers une dominante générique plus affirmée, là où Sazie recycle encore beaucoup un certain « prêt à rêver/ prêt à conter » hérité du mélodrame ou du roman de mœurs avec intrigue sentimentale. La publicité publiée le 27 novembre dans *Le Matin* assume d'ailleurs cette fatrasie générique comme un atout, au point d'ailleurs de basculer dans la grandiloquence d'un effet d'annonce honoré très imparfaitement par le texte :

« Les crimes se succèdent impunis. [...] [D]es veuves, des orphelins pleurent et se lamentent, redoutant au moindre bruit de voir apparaître les hommes sinistres, acharnés à semer la désolation et la mort.

Depuis la fille du banquier Monteil jusqu'à la jolie Riri, la vaillante ouvrière de Paris, toutes les femmes tremblent pour les êtres qui leur sont chers, fils, frères, fiancés ou maris...

L'amour pour elles est la rançon du crime ».

Las pour Sazie, son roman jette ses feux feuilletonesques au moment même où prend son essor la sérialité moderne fondée sur la création de collections de plus en plus calibrées selon un contrat de lecture générique.

Il se pourrait bien enfin que le respect par Sazie de certains protocoles narratifs du roman-feuilleton traditionnel, prédisposé à la redondance et à la gratification cognitive du lecteur, ait constitué un handicap pour développer une poétique vraiment intrigante (au sens que prête Raphaël Baroni à ce terme dans le chapitre « Histoires vécues, fictions, récits factuels » dans *L'œuvre du temps*, Paris : Seuil, 2009, p 89-91). Le récit de Sazie est en effet essentiellement mené du point de vue de Brocquet super flic, qui voit tout, devine tout et prévoit tout, ou presque. Or ce choix aboutit de manière récurrente à désamorcer, au moins partiellement, l'effet de surprise lié aux manigances criminelles et à dissiper rapidement le mystère et l'énigme, là où le lecteur du *Mort qui tue* (troisième tome de *Fantômas*) devra attendre 400 pages avant d'obtenir l'explication par le « truc » des gants en peau humaine. A trop prendre le soin d'éclairer son lecteur, pour qu'il soit toujours associé à la position de surplomb herméneutique de son détective quasiment toujours clairvoyant, Sazie me semble courir le risque d'ôter du piment aux jeux de

masques incessants dont son récit est animé, car le lecteur trop systématiquement averti sur les dissimulations d'identité ne peut guère savourer l'effet térébrant de la surprise – comme à la fin du *Mort qui tue*, par exemple – et subit donc, sur le plan pragmatique, un affaiblissement du plaisir procuré par la péripétie sensationnelle et sa scénarisation sensationnaliste.

La seconde clef d'explication serait à rechercher du côté ... obscur de la force, autrement dit sur le plan du magnétisme des figures de criminels que scénographient les récits. Fantômas sans conteste subjugué toutes ses victimes, et même ses plus audacieux opposants, par sa démesure. Le texte ne craint pas de déployer pour ses apparitions, orchestrées comme des entrées dans une pièce théâtrales à machines, une symbolique mythifiante et une rhétorique cultivant le martèlement et l'hyperbole

« L'homme était entièrement vêtu de noir. Il portait un maillot noir qui le moulait des pieds à la tête. Ses mains étaient gantées de noir ; son visage était masqué d'un loup noir, et les plis flottants d'une cagoule noire lui recouvraient la tête...

Silhouette d'horreur, silhouette d'épouvante, silhouette maudite !...

[...]

– Fantômas ! ... C'est Fantômas ! ...

Jérôme Fandor, maintenant, hurlait de toutes ses forces le nom lugubre, le nom d'horreur, le nom de sang, le nom de mort ...

Fantômas ! ... Fantômas !...

C'était le Génie du crime, c'était l'effroyable Tortionnaire, c'était le Maître de l'épouvante, qui se dressait là-haut, qui paraissait sourire, qui semblait s'amuser !

Mais qu'allait-il donc faire ? Quel était donc encore son infernal dessein ? Quels projets avait-il eu l'audace de concevoir ?

– Sauve qui peut ! Fantômas ! ... c'est Fantômas ! ...

Jérôme Fandor n'avait pas hurlé ces mots tragiques, qui résonnaient comme un glas, qu'une épouvante passait comme un grand frisson sur l'assistance toute entière.

Des faces devenaient livides. Des bouches grimaçaient. Des cris inhumains, inarticulés, des râles montaient.

Les spectateurs s'étaient tous levés. Ils se bouscuaient dans les étroites allées, séparant les fauteuils, ils voulaient s'enfuir ...

Trop tard ! ... »

La Fin de Fantômas,) 892-893

Une telle narration, qui vise un effet galvanisant par son sensationnalisme, emprunte tout sa thématique, son expressionisme spectacularisant et son style emphatique tout à la fois au théâtre à machines, au journal quotidien à très grand tirage dominé par le fait divers criminel (voir les analyses de Dominique Kalifa), ainsi qu'au cinéma muet en plein essor, autrement dit à trois des industries culturelles interagissant dans le creuset de la culture médiatique précédant le premier conflit mondial.

« Juve comme ébloui, fermait les yeux.

Une vision hallucinante dansait sous ses paupières fermées.

Comme une allégorie gigantesque et fantastique, il lui semblait apercevoir, chevauchant un infernal coursier, le Maître de l'épouvante, drapé dans son maillot noir, et galopant à travers le monde alors que chacun s'enfuyait devant lui, hurlant d'effroi, affolé de terreur. » (*La Fin ...*, p 895)

A l'inverse il faut bien reconnaître que dans *Zigomar* le héros éponyme se fait régulièrement damer le pion par Paulin Broquet : non seulement ce dernier le terrasse et le démasque en combat singulier à deux reprises dès le premier roman¹, la première fois à l'issue d'un duel épique courant sur 4 livraisons (du 29 avril au 2 mai 1910) avec morsures (!), rounds de boxe et prises de ju-jitsu, la seconde fois (les 20 et 21 mai) avec immobilisation par une prise de ju-jitsu (bis) et blessure d'un coup de revolver, mais cette supériorité dans les arts martiaux est plus que confirmée par le texte qui semble réserver ses meilleures mises en scènes héroïques au détective archange du Bien terrassant le dragon :

« Les autres, effrayés, stupéfaits, instinctivement s'écartèrent.

Les cagoules rouges se tournèrent vivement du côté où partaient ces cris. Anxieux ils dirigèrent les rayons de leurs lampes électriques vers l'endroit où cet événement inattendu, déconcertant, se passait.

Ce fut alors dans ce cercle de lumière comme une apparition fantastique.

La figure illuminée, les yeux pleins de feu, debout, semblant immense, deux Z abattus à ses pieds, le détective apparut comme s'il surgissait du sol devant le gouffre noir, pareil au dieu vengeur survenant pour la punition des coupables, à l'heure de la justice, quand arrive enfin le châtiment mérité, au moment de l'apothéose !...

Un cri dont nul ne peut donner l'impression, cri indescriptible de terreur, de surprise, d'ahurissement, d'épouvante sortit de toutes les poitrines qui à l'instant encore enfiévrées de joie, folles de leur victoire, clamaient leur triomphe.

– Paulin Broquet ! ...

Alors ce fut superbe, magnifique.

Paulin Broquet aida son lieutenant Gabriel qui se relevait.

– Hardi, mon garçon, dit-il.

Et seul il se précipita contre cette douzaine d'hommes, criant :

- A nous deux, Zigomar ! » (fin du chapitre XVI, mais pas de la livraison du 27 /04/1910)

Zigomar, malgré sa cagoule écarlate brodée d'un Z d'or, n'a donc pas l'aura de Fantômas, reconnaissons-le, et sa mascarade ne procure probablement pas les mêmes vertiges. Peut-être même quelque chose de l'essentielle inquiétante étrangeté fantômasienne et de sa supériorité sur Zigomar se joue-t-il dans la nature même du masque emblématique de ces deux Méchants hyperboliques. Là où Zigomar porte une cagoule et une chasuble qui l'affilie à une tradition gothique de pénitent démoniaque [diapos], Fantômas porte le loup des modernes gentlemen-cambrioleurs ou le justaucorps qu'adopteront très vite Musidora, les Vampires et toute une kyrielle de superhéros de la modernité médiatique :

« Son aspect était fantastique, et le malheureux Jules trembla de tous ses membres...

[...] Il était des pieds à la tête, mule dans une sorte de tricot noir, semblable à ceux qu'avait adopté depuis longtemps les rats d'hôtel, vêtements sinistres qui permettent à

¹ La comparaison des explecits est sur ce point symptomatique : dans les romans de Sazie, Zigomar ne s'évanouit mystérieusement à la toute fin qu'en situation d'extrême faiblesse, blessé par balle par Paulin Broquet (*Zigomar*) ou Miss Hidden (*La Femme rousse*), tenu pour mort (*Zigomar peau d'anguille*), alors que Paulin Broquet triomphe sur le plan judiciaire ... et sentimental ; de manière récurrente, Fantômas au contraire s'échappe au nez et à la barbe de Juve et Fandor, laissant même ses poursuivants en très fâcheuse posture, comme à la fin d'*Un Roi prisonnier de Fantômas*, où Juve assiste impuissant à son départ en grande pompe sous la fausse identité du comte de ??? et aux bras de Lady Beltham, alors que lui-même est garotté par ses propres collègues et convaincu par ses supérieurs d'être Fantômas...

ceux qui les portent, de se confondre avec la nuit, d'être à peu près insoupçonnables dans un endroit sombre, alors que tout autre habillement, fatalement, fait un peu tache de lumière et risque d'attirer les regards ...

Mieux que les rats d'hôtel, d'ailleurs, l'homme avait soigné son costume !

Il n'avait pas, en effet, le visage à découvert ; celui-ci était entièrement dissimulé sous une longue cagoule noire, masque flottant, qui empêchait de voir ses traits et où s'allumaient seulement, comme deux charbons ardents, les reflets de ses deux prunelles... »

Pierre Souvestre et Marcel Allain, *Fantômas. Le mort qui tue*, Fayard, Le Livre populaire, Avril 1911, p 188

Par delà une question de costumation, ce qui se joue plus profondément ici touche probablement, via l'emblème du déguisement, aux abysses de l'identité, véritable hantise sociétale des dernières décennies du XIXe et des premières du XXe. A cette obsession caractéristique d'une Fin de siècle énervée et d'une Belle Époque se délectant des noces de l'Encre et du Sang (Voir Kalifa), Zigomar semble proposer une réponse fondée sur un imaginaire archaïque du « troisième dessous », où se croisent des figures masquées incarnant des peurs millénaires, celles des romanichels, des sectes criminelles ou de l'hydre du banditisme :

Nous sommes les Ramogiz ! Ramogiz que par tradition, renversant le nom, nous appelons Zigomar ...! Zigomar ! c'est le cri des Ramogiz ! C'est le cri qui a traversé les siècles ! C'est le nom de celui que personne n'a vu, ne connaît mais dont tout le monde sent la puissance... C'est le nom de celui qui, immortel comme le soleil, peut se renouveler chaque jour, être différent, tout en restant le même, mourir sans arrêter de vivre, s'éteindre sans cesser de briller, c'est Zigomar !... (9 janv. 1910)

Reste que l'effrayante liturgie de ce gang masqué n'empêche pas Paulin Brocquet de démasquer Zigomar, comme on l'a dit précédemment, donc de le percer à jour, de résorber son inquiétante étrangeté de parade². Au contraire Fantômas n'est jamais identifié :

« Car, qui est Fantômas en tant que Fantômas ? peux-tu bien me le dire, Fandor ? poursuivit Juve qui commençait à s'animer.

Certes, nous avons vu au cours de notre existence mouvementée un vieux monsieur comme Etienne Rambert, un anglais trapu comme Gurn, un robuste gaillard comme Loupart, un chancelant et maladif individu comme Chaleck. Nous les avons reconnu tour à tour pour être Fantômas et c'est tout.

Quant à voir Fantômas lui-même, tel qu'il est, sans artifice, sans fard, sans barbe postiche, sans perruque mobile, Fantômas, tel que son visage est sous sa cagoule noire....voilà ce que nous n'avons pas encore obtenu, réalisé ; voilà ce qui rend notre chasse au bandit sans cesse difficile, souvent périlleuse ...

Fantômas est toujours quelqu'un , parfois deux personnages, jamais lui-même ! » (*La Main coupée*, p 241)

²

« La chambre paraissait vide...

Mais à terre, à la lueur de la lampe que Gabriel portait, Paulin Brocquet aperçut le corps du comte de Marnais, dans une mare de sang, la gorge coupée.

Et sur la glace de la cheminée ressortait, sinistre, tracée avec du sang, le Z triomphant, la terrible signature de Zigomar ! ... » (= fin du chapitre XXXI « L'heure de suprême angoisse » , qui ne coïncide pas avec pas fin de livraison, 21/03/ 1910)

Jean-Claude Vareille avait vu avec raison dans cette identité perpétuellement évanescence le fondement d'une force dérangement inédite :

« Et ici éclate la modernité du personnage comme du texte qui le supporte : il n'y a pas chez Fantômas d'être d'au-delà de l'apparence, l'apparence est son être. Fantômas n'a qu'une essence : son masque. On peut donc contempler seulement ses avatars successifs » (p 144)

Amplifiant son propos, il s'était avancé alors vers des conclusions qui nous concernent au premier chef :

[[« [...] le cycle de *Fantômas*, comme celui de *Chéri-Bibi* son contemporain, appartient à l'esthétique baroque, celui du reflet et du faux-semblant, du dédoublement et du morcellement irrépressible des apparences. La logique aristotélicienne de l'identité, de la non-contradiction et du tiers-exclu vacille ; les contraires fusionnent, l'unité se scinde, les surfaces et les êtres se mettent à briller et à se renvoyer des images tournoyantes : nous sommes au centre d'un labyrinthe de foire où les glaces ménagent de fausses sorties et rendent palpables d'invisibles obstacles. . »³]]

Fantômas ne se contente pas en effet d'être masqué, son essentielle (littéralement) hypocrisie (là encore littéralement) identitaire fait de lui une enveloppe qui dissimule un vide vertigineux, car avec lui la sarabande carnavalesque des jeux de masque n' jamais de fin.

« [...] il émane bien de ce que, faute d'un terme plus approprié, on appellera « l'inconscient ». Il est « l'autre », le perpétuellement autre, celui que l'on ne peut saisir en dépit de sa présence hallucinante, celui qui grouille, fourmille et est toujours ailleurs, ici et au delà, présent et absent, celui qui agit ou fait agir et que l'on est incapable de discerner. Bien sûr, en tant que tel, il se rattache au principe de plaisir et se soucie peu des obstacles de la réalité.

[...] l'insaisissable est celui qui détermine sans être déterminé, qui peut tout et sur lequel on ne peut rien, à la fois l'envers et le dedans, le double, l'autre de Juve et de Fandor qu'il obsède] et finalement de *tous les lecteurs*, le plus efficace des Premiers Rôles et des personnages le plus flou. » (p142-143).

Si l'on accepte de suivre Vareille, comme je le fais volontiers, Fantômas serait donc supérieur à Zigomar par son potentiel fantasmagorique de grand prédateur libertaire, fondamentalement insoumis et déjouant toute tentative de contrôle de l'identité. En clair sur le plan de l'investissement pulsionnel, Fantômas enfoncerait Zigomar et satisfèrait bien mieux, y compris dans l'exhibition hyperbolique de scènes macabres⁴,

³ Jean-Claude Vareille, *l'Homme masqué, le Justicier et le Détective*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1989, p 139

⁴ Que l'on compare par exemple la sobriété presque euphémisée de cette rare description de Sazie avec la complaisance de la description clinique d'un égorgement dans *La Fin de Fantômas*, qui n'est que l'une des dernières séquences gore d'une série fascinant le lecteur-voyeur par des flash d'horreur et la levée de certains tabous sur la mise en pièces du corps.

« Le brave homme, entraîné par la curiosité, ouvrit ce paquet, qu'il repoussa aussitôt en jetant des cris d'horreur.

Les papiers renfermaient une tête de femme fraîchement coupée !

Les oreilles manquaient... le nez était tranché et les lèvres arrachées.

La tête était horrible, épouvantable.

Aux cris du brave homme, le voisinage accourut, puis de curieux en foule, et enfin des agents. » *Zigomar*, Livre troisième « L'heure de la justice », VIII (suite) « La tête coupée » (10/04/1910, début de la livraison)

« Oh ! Fantômas, assurément, était toujours le terrifiant assassin dont les forfaits avaient rempli le monde !

la part du lecteur que Vincent Jouve propose, après Michel Picard, de nommer le « lu », qui présuppose un assentiment sinon au « côté obscur de la force », du moins à sa perpétuelle renaissance, car, note Daniel Couégnas « autoriser la perpétuation du Mal, c'est permettre que la série se poursuive »⁵.

En portant cette hypothèse devant vous, je n'ai pas l'impression de me livrer à des élucubrations fondées sur la reconstitution conjecturale de l'investissement du texte par un Lecteur modèle. Je crois au contraire être au plus près de la force anthropologique du récit de crime et de sa fonctionnalité sur le plan psychique, que Souvestre et Allain ont lumineusement souligné dans leur malicieux incipit :

« – FANTÔMAS !

- Vous dites ?
- Je dis... Fantômas.
- Cela signifie quoi ?
- Rien... et tout !
- Pourtant, qu'est-ce que c'est ?
- Personne... mais cependant quelqu'un !
- Enfin, que fait-il ce quelqu'un ?

Il fait peur !!! »

Fantômas, Fayard, février 1911, p 5

A dire vrai, ce n'est pas seulement l'incipit du premier roman *Fantômas* qu'il faut avoir en tête mais bien l'intégralité du premier chapitre, qui avec maestria fournit, on s'en rend compte rétroactivement, un mode d'emploi méta-poétique pour toute la saga qui s'amorce, en proposant un débat sur le plaisir du texte et sa part scandaleuse de libido et de mauvaise foi. Au président de tribunal qui s'est taillé un succès mondain en fascinant à la veillée un petit cercle de notables par un conte noir érigeant Fantômas en démon, le jeune Charles Rambert, futur Jérôme Fandor, ose demander « – Oh ! [...] ne parlez-vous donc plus de Fantômas ? c'est si amusant ! ... », ce à quoi « assez sèchement », le président réplique : « En vérité je ne trouve pas, moi, que ces histoires de criminels soient « amusantes » comme vous dites ! ...

Le débat dès lors va toucher au fond :

« De plus en froid en présence de la curiosité enthousiaste de l'adolescent, le président interrompit :

– Jeune homme, je ne comprends pas votre attitude ! vous paraissez séduit, électrisé, vous parlez de Fantômas comme de quelqu'un d'intéressant ... c'est, au moins, déplacé ; Et se tournant vers l'abbé Sicot, le président Bonnet ajoutait :

il était toujours le meurtrier habile qui ne tremble pas, qui n'hésite point, qui tue à coup sûr et sans miséricorde ! [...]

Il avait tranché la gorge à moitié, sectionné net l'artère carotide. Puis il avait fouillé les chairs saignantes de la pointe de son poignard, atteint le sommet du poumon, déchiré le larynx... fumier se mourait, sans même pousser un cri ... » (La fin ..., p 837)

⁵ Et de remarquer : « La paralittérature exacerbe [donc d'après Couégnas] l'antagonisme du discours moralisateur et du plaisir de la lecture, qui sont néanmoins complices ! » (p 177-178).

– Voilà bien, monsieur le curé, le produit de ces éducations modernes, de l'état d'esprit que crée la Presse, même la Littérature dans la jeunesse contemporaine ! On fait aux criminels des auréoles ; on leur taille une réclame fantastique, c'est vraiment inouï !

Mais Charles Rambert, nullement impressionné, insistait :

– Monsieur le président, c'est la vie, c'est l'histoire, c'est l'activité, c'est la réalité !

Tenez ! vous-même, vous avez donné en quelques mots à ce personnage de Fantômas, un attrait de mystère qui le rend séduisant au possible ! ... oh ! ce doit être prodigieusement captivant de s'occuper de ces choses-là ! ... moi j'aurais tant voulu connaître, voir de près Vidocq, Cartouche, Rocamboles ! ... voilà des hommes !

Abasourdi, le président Bonnet considérait le jeune homme, il le foudroya du regard, puis éclata :

– Mais vous êtes fou, absolument fou, mon garçon ! Vidocq, Rocamboles ! ... Vous confondez la légende, l'histoire, vous mettriez dans un même sac les assassins et les policiers, vous ne faites point de distinction entre le bien et le mal ... au besoin vous érigeriez sur le même piédestal les héros du crime et les héros de la défense sociale.. ;

– Vous avez dit le mot, monsieur le président, s'écria Charles Rambert, ce sont tous des héros... mais mieux encore, Fantômas ...

L'intonation du jeune homme était si véhémence ; l'apostrophe si spontanée, si sincère, qu'elle déterminait une indignation unanime. » p 14 *Fantômas* 1911

L'indignation des hôtes de la châtelaine de Labrunne fut certes ce soir-là en apparence unanime, comme le marquent – ironiquement, n'en doutons pas, Souvestre et Allain – mais Fantômas séduisit les foules... car comme le note Jean-Marie Schaeffer « « notre méchanceté – qui n'est pas moins « humaine » que notre bonté – a elle aussi besoin de nourritures fictionnelles. »⁶

⁶ Ibid., p. 10.

